

Au café avec

# Benjamin STORA

*Par Daniele Maoudj | photo Rita Scaglia*

CET ÉRUDIT GÉNÉREUX EST SANS CESSER RATTRAPÉ PAR L'ALGÉRIE DONT LES FIBRES DE SON ÂME SONT TISSÉES PAR L'HISTOIRE JUIVE D'ALGÉRIE, DE SES BERBÈRES, SES RÉSISTANTS : MASSINISSA, JUGURTHA, KOCEILA, LA KAHINA, FADHMA N SOUMEUR, ABDEL KADER, MOKRANI..., SES GRANDES FIGURES LITTÉRAIRES APULÉE, SAINT AUGUSTIN, FERAOUN, DIB, CAMUS, ROBLÈS... MAIS CET HOMME AU SOURIRE ENSOLEILLÉ A AUSSI UNE CONSCIENCE POLITIQUE AIGUE QUI L'A CONDUIT DEPUIS DE LONGUES ANNÉES À AUSCULTER, INTERROGER AUSSI BIEN LES ARCHIVES ÉCRITES QUE LES TÉMOIGNAGES, LES IMAGES AINSI QUE LES PAYSAGES, LES ODEURS ET LES COULEURS DE SON ALGÉRIE NATALE.

C

'est autour d'un café que l'homme pressé accepte de répondre à mes questions. Inlassable, ne cédant jamais à la fatigue de répéter les raisons de « La gangrène et de l'oubli » de l'Algérie, il m'explique les motivations de son acceptation à la tête du Musée de l'histoire de l'immigration. Pas étonnée quand on connaît le parcours de cet homme dont le cœur bat au rythme de flux multiples conjugués à l'intelligence de l'émotion inscrivant ses travaux au fronton des mémoires réconciliées. « Cela fait longtemps que je travaille sur l'immigration en France. J'ai soutenu ma thèse d'Etat en 1991 sur les immigrés algériens en France et son histoire politique. Je me suis toujours intéressé à l'immigration,

car en travaillant sur l'histoire du nationalisme algérien, je me suis aperçu que beaucoup d'acteurs étaient à la fois d'origine ouvrière et souvent kabyle. C'est l'immigration algérienne en France qui a donné l'Etoile Nord-Africaine avec la constitution du premier mouvement indépendantiste algérien dans les années 20-30. J'avais réalisé une biographie sur Messali, le fondateur du nationalisme algérien, puis un dictionnaire des militants algériens parus en 1985.

En approfondissant la question, je me suis aperçu que c'est aussi dans l'exil que s'est renforcé le sentiment national. L'immigration c'est quelque chose qui m'intéresse sur le plan académique, universitaire, d'autant qu'à l'époque personne n'avait travaillé sur l'immigration algérienne. Peu d'ouvrages sur ce sujet jusque dans les années quatre-vingt et pour ceux qui paraissaient seuls les Italiens, les Espagnols étaient traités..., mais

la place des Algériens en France était totalement minimisée, voire occultée. Alors que l'immigration algérienne est très ancienne, elle a débuté après la révolte de Kabylie menée par Mokrani en 1870. Fin 19ème début 20ème siècle grand nombre de Kabyles sont partis en France et ont travaillé dans les savonneries de Marseille, ils ont participé à la construction du métro. Sur le plan académique, cela me passionnait de défricher un terrain vierge. Il y avait une curiosité intellectuelle par la solitude du chercheur. » En écoutant Benjamin Stora, je pensais à mon père qui durant sa vie a travaillé au métro sur les traces de ses Anciens, curieuse

coïncidence, en avait-il eu connaissance, la question reste en suspens. Travailler sous-terre n'était-ce pas déjà une manière symbolique de ne pas être visible dans une société qui leur était bien souvent hostile créée par les simplificateurs de l'Histoire? Les propos de celui qui fait partie « des historiens qui ont toujours voulu garder le contact avec la nature, des villes, des quartiers, des personnages plutôt que de rester confinés dans la recherche acadé-

mique » m'interroge sur le parcours de mon père. Rapidement happée par la passion de Stora, je dissipais mes pensées pour continuer d'accueillir ses paroles comme un cadeau. Avec attention, je l'entends : « en travaillant sur ce sujet, j'ai eu le sentiment d'avoir un trésor inexploré, perdu au fond de la conscience ou de la mémoire collective. J'avais cette soif de découverte. » Mais était-ce un argu-

ment suffisant ? Je ne le pensais pas. Et à cet instant-là, il confie qu'il y avait un autre aspect sur l'immigration : « Moi-même, j'avais vécu un déracinement. » Et de m'empresser – cela te renvoyait en fait à ta propre histoire ? - « Oui, mais je n'en avais pas conscience, c'était dans les années quatre-vingt, pourtant je comprenais bien ces histoires d'exilés, de déracinés, de gens qui vivaient en France et dans la nostalgie d'un Ailleurs. C'était aussi quelque part mon histoire. » Ses propos ne font que confirmer l'importance des souvenirs de l'enfance qui influencent de manière capitale l'orientation de nos choix, de nos engagements, de nos déci-

## « Les sociétés qui ne l'admettent pas et qui arrivent

à l'indépendance politique dans un refus de l'altérité débouchent inexorablement sur des types de systèmes autoritaires.

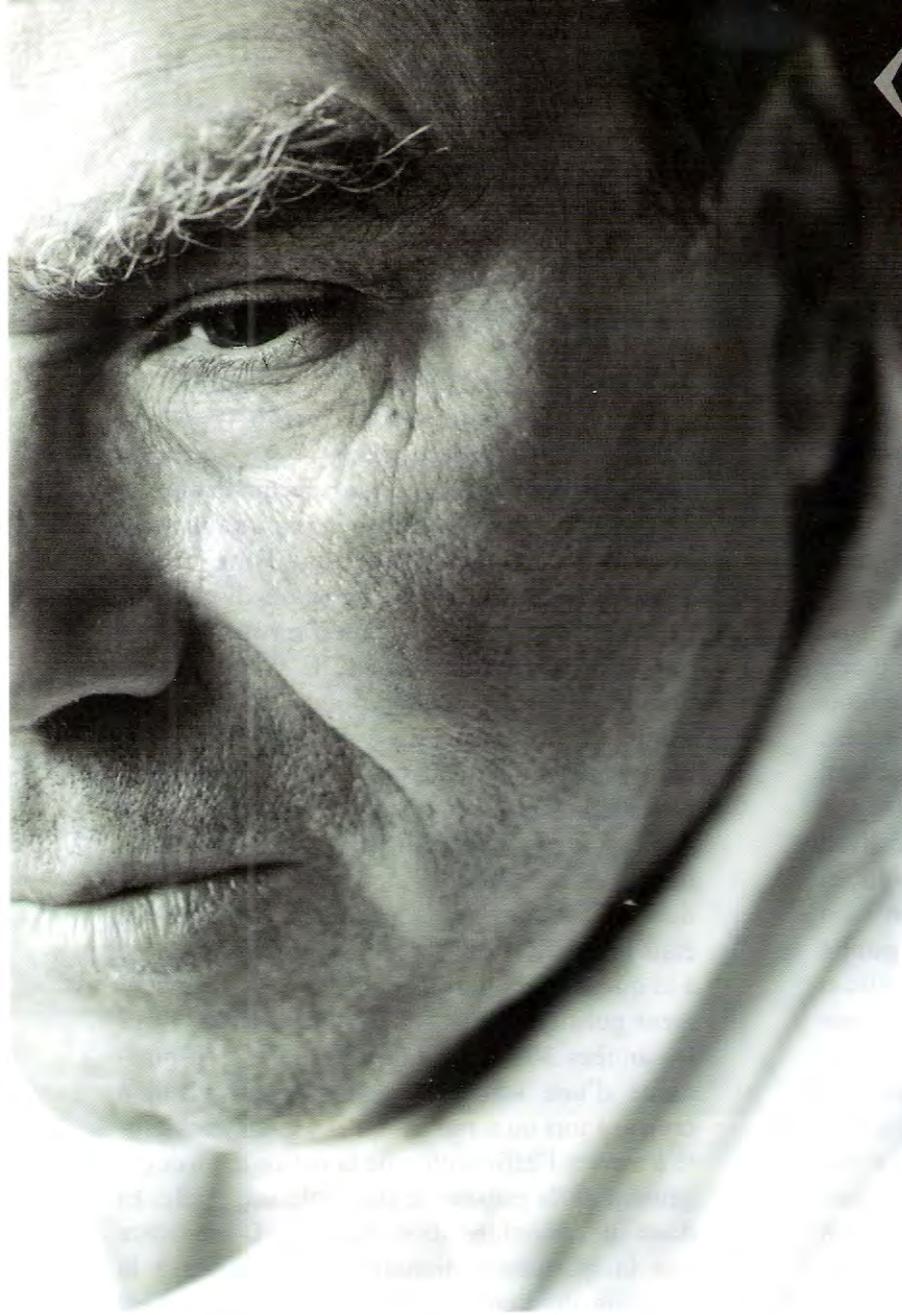
sions. Nul n'échappe au poids de son histoire, Stora le scientifique ose l'avouer. Toutes ses recherches l'ont conduit à habiter l'écart nécessaire pour vivre dénué de tout ressentiment et ignorer les peurs destructrices. Par sa création il construit un avenir réconcilié et nous apprend la part peu glorieuse d'une France qui a pourtant inventé Les Lumières.

Il se souvient de ses parents qui avaient quitté l'Algérie en 1962 eux qui étaient liés à ce pays « depuis le XI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au moment où Phéniciens et Hébreux installent des comptoirs sur le pourtour méditerranéen. » « Mes parents ont vécu à la fois l'exil et la chute sociale, cela a été très fort. A l'époque, le jeune étudiant était engagé politiquement à l'extrême gauche, pris dans le bouillonnement de 1968, il ne réalisait pas que le choix de son thème puisse avoir un lien avec son histoire personnelle. C'est bien plus tard, lorsque le chercheur a publié Dernière génération d'octobre, Les trois exils et récemment Les clés retrouvées qu'il met à jour ce double aspect sur l'immigration : « Celui du défrichage académique et l'aspect subjectif sur le déracinement, l'exil... » Alors être à la tête du Musée de l'histoire de l'immigration s'inscrivait dans le droit fil d'un riche parcours intellectuel : « Une nouvelle aventure semblait se dessiner avec cette présidence du Musée. C'est en quelque sorte la reconnaissance d'un parcours à la fois d'engagement politique bien sûr, ce n'est pas un secret de dire que c'était à gauche, mais aussi d'engagement académique, universitaire tant sur le plan de l'immigration, personnel et familial. Alors je me suis dit pourquoi pas moi. Ce musée existait mais il n'avait pas été inauguré. Chirac l'avait voulu mais Sarkozy l'a boudé. C'était un espace en déshérence. Sans consécration par l'Etat, c'était le condamner. Et comme un dernier défi, l'âge étant là pour le rappeler, Benjamin Stora accepte la charge pour mener une bataille importante celle « de faire connaître cette histoire de l'immigration en France. Car aujourd'hui le vent qui souffle est un vent contraire. On veut absolument nier l'apport des immigrés à l'histoire

nationale. Or la tendance depuis quelques années c'est d'écrire un récit homogène, unificateur qui gomme les aspérités, les différences. Aussi dans une situation de repli, de néo-nationalisme étroit il y a un combat politique à livrer. »

Je lui demande de préciser ce qu'il entend par – nationalisme étroit – alors que partout en Europe gronde un nationalisme revancharde. « Oui, là c'est une autre discussion, pendant quarante ans, j'ai aussi travaillé sur les questions des nationalismes. Il faut les comprendre, bien sûr, de mon point de vue, pas de manière historique. C'est-à-dire qu'il y a eu des mouvements nationalistes que je qualifierai d'émancipateur, progressiste dans des situations où la nation n'était pas formée sur le plan politique mais aussi et surtout la période de la décolonisation. Et la question du nationalisme était liée à celle de la décolonisation. Projet lié à la question du tiers-mondisme et de l'engagement politique sous l'angle progressiste. Dans les années 30-50 existait une montée en puissance d'une idéologie politique qui visait à croire, à tort ou à raison, qu'il y avait possibilité à travers l'affirmation de la nation d'un dégagement de la puissance coloniale impériale. Et donc de transformation sociale. C'est-à-dire que la question nationale était très liée à la question de l'émancipation sociale. Ce n'est pas par hasard si ceux qui ont construit les organisations du nationalisme algérien étaient des ouvriers, au départ il n'y avait pas d'intellectuels. Il y avait dans le nationalisme de cette époque-là un aspect émancipateur dans la mesure où le projet de la transformation sociale était inscrite au cœur du projet national, c'est-à-dire la décolonisation devait permettre, non seulement, d'accomplir une révolution dite nationale, mais surtout de construire le socialisme. »

Pas le temps d'interrompre l'historien pour lui demander les raisons de l'échec démocratique. Il avançait mes pensées et poursuivait au grand galop, un autre rendez-vous l'attendait. « Il faut resituer dans le contexte historique de la



# « Tenir bon garder le cap des Lumières

et de la rationalité »  
c'est la leçon que je retiens



volonté qu'avait à l'époque ces jeunes, à la fois de se débarrasser de la tutelle étrangère et de transformer sa société. La plupart des jeunes révolutionnaires nationalistes algériens par exemple Aït Ahmed, Ramdane... avaient pour objectif de se dégager de la tutelle du patriarcat, voire même de la religion. Ils s'émancipaient de leur propre famille, ils étaient en guerre pas seulement contre la France mais contre eux-mêmes. Ils étaient dans une forme de dissidence par rapport à la tradition. » Je me posais la question de savoir s'ils étaient influencés par des femmes françaises avec lesquelles beaucoup partageaient leur vie, sans doute... « Dans sa direction politique le nationalisme était foncièrement non religieux. Que l'on

relise la plate-forme de la Soummam écrite en 1956 avec d'autres textes où est spécifié que la religion est séparée de l'Etat. » Mais voilà, les choses sont plus compliquées et la puissance de la tradition, des paysans analphabètes représentant 90 % de la population ancrés dans des superstitions religieuses ancestrales sont entrés progressivement en concurrence soutenus par ceux qui privilégiaient l'islam et un retour à une arabisation, ils ont combattu la direction politique qui avait des visions empruntées aux Lumières. « Naissait ainsi une bataille à l'intérieur de la Révolution. La question décisive n'était pas tant le problème de la religion que la pluralité démocratique. C'était admettre le pluralisme à la fois politique et ethnique, c'est-à-dire la présence de l'autre. C'était ça la question. » Comme un écho au contemporain...

« Or les partisans du pluralisme, tels ceux de Messali Hadj, Ferhat Abbas, Ramdane ont été battus. Il ne faut pas oublier que Messali était un ami de Camus, il était pour une Constituante intégrant les Européens, Ferhat Abbas était pour le maintien de la culture française républicaine dans une alliance avec un islam républicain ouvert, ou enfin la posture d'Aït Ahmed ou de Krim Belkacem qui était d'essayer d'avoir un Etat où la religion serait séparée du politique. Ces trois types de personnage ont été défaits successivement les uns derrière les autres pendant la guerre ou après la guerre. Je dis ça parce que l'histoire n'est jamais écrite d'avance, sinon on a une conception complotiste où tout est joué d'avance,

comme si des grands marionnettistes de l'ombre tiraient les ficelles. L'histoire est faite de combats, de flux de reflux. Le grand enjeu de la guerre d'Algérie c'était le pluralisme politique, admettre la possibilité dans l'espace politique qu'il existe d'autres formations, qui soient peut-être en désaccord avec l'idée nationale, mais en leur accordant une place politique. Or la question du pluralisme a été littéralement étouffée par l'instauration d'un système d'un parti unique dans la guerre. » Magistral exposé qui donne les clefs à la compréhension de la situation d'aujourd'hui. Quand on sait qu'à l'intérieur même du parti unique il y avait ceux qui privilégiaient la prédominance du militaire sur le politique. Méfiance de l'intellectuel, des élites.

C'est l'aspect populiste qui l'emporte, « L'historien Mohamed Harbi l'a très bien décrit. Ce sont de grandes leçons qu'il faut retenir de cette bataille. La question de la pluralité. Admettre la pluralité du politique, l'altérité. Les sociétés qui ne l'admettent pas et qui arrivent à l'indépendance politique dans un refus de l'altérité débouchent inexorablement sur des types de systèmes autoritaires. C'est une grande leçon algérienne qu'il faut tirer avec les mises à l'écart de personnages tels Messali, Ferhat Abbas, Aït Ahmed, Boudiaf... mais aussi les libéraux européens dont on ne parle jamais qui étaient très

proches des leaders algériens. Camus bien sûr, grande figure, Chevalier, Mandouze ce chrétien progressiste, les grands écrivains, Feraoun assassiné par l'OAS, Kateb Yacine etc... Tous constituaient cet entre-deux, c'est-à-dire qu'ils refusaient le choix définitif en terme d'exclusiviste. Ils refusaient cette radicalité binaire.

Certains ont été assassinés. »

Toujours l'importance de la question du pluralisme au cœur de son engagement. Mais l'historien tient à nuancer son propos « parce qu'il faut faire de l'histoire » et de préciser que pendant la période des années cinquante, en ce qui concerne l'Algérie il y avait une influence immense sur le refus du pluralisme politique due au stalinisme qui avait fortement pénétré le nation-

lisme. C'était le communisme stalinien que l'on appelait progressisme qui n'était pas un socialisme démocratique. Les Algériens devaient adhérer à cette interprétation du monde de l'époque. Eloigné d'une vision manichéenne du positif/négatif, Stora porte un regard exigeant sur cette période douloureuse où se confrontent toujours la nostalgie de l'empire perdu au désir des autres d'exorciser ce passé, reconnaître les faits. Questions qui demeurent toujours au cœur des débats politiques. « Tenir bon, garder le cap des Lumières et de la rationalité » c'est la leçon que je retiens ■ Danièle Maoudj

# La plupart des jeunes révolutionnaires nationalistes algériens

par exemple Aït Ahmed, Ramdane...  
avaient pour objectif de se dégager  
de la tutelle du patriarcat, voire même de la religion.

